

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

RENÉE, Louise (2006) *Tír na n-Óg*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 153 p. [ISBN : 2-921347-89-X]

Sylvie Dilk

Volume 19, numéro 2, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/029564ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/029564ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dilk, S. (2007). Compte rendu de [RENÉE, Louise (2006) *Tír na n-Óg*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 153 p. [ISBN : 2-921347-89-X]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 19(2), 220–223. <https://doi.org/10.7202/029564ar>

franco-ontariennes. Toutefois, si l'intérêt majeur de l'ouvrage réside dans la grande variété de perspectives offerte au lecteur, il n'en demeure pas moins qu'en dépit de la qualité indéniable des contributions et malgré le souci d'éclaircissement et d'organisation manifesté dans l'introduction, il est difficile de dégager de cette pluralité d'approches une unité, une synthèse et une vision d'ensemble susceptibles d'offrir au lecteur des points de repère.

Wafae Karzazi

Collège universitaire de Saint-Boniface

RENÉE, Louise (2006) *Tír na n-Óg, Saint-Boniface, Éditions du Blé*, 153 p. [ISBN: 2-921347-89-X]

Louise Renée, winnipegaise, docteure en littérature française, professeure à la *University of Manitoba* (en 2003, elle reçoit le *Outstanding Teacher Award*), passionnée par le français et le féminisme, embrasse ses prairies de l'Ouest canadien qui l'inspirent. Auteure de plusieurs articles, coéditrice d'un livre sur Simone de Beauvoir, conférencière sur le roman contemporain, elle nous offre son premier roman, *Tír na n-Óg*.

Ayant dépassé la cinquantaine, Léa, la narratrice, estime qu'une rencontre fortuite avec l'amour est peu probable, aussi sollicite-t-elle les services d'une agence professionnelle. C'est ainsi qu'elle fera la connaissance de Cédric, fabricant de vitraux d'origine irlandaise. L'essentiel des conversations qu'ils partageront tourneront autour de lui: une première femme dont il ne semble pas avoir fait le deuil, une fille avec qui il est fâché, son enfance, ses animaux, ses productions personnelles; bref, ce qui pourrait les rapprocher se trouve rapidement étouffé par son égocentrisme. Or, pour elle, dans une relation idéale, «les deux amoureux se nourrissent l'un de l'autre» (p. 34). Au fil de leurs rencontres où le premier baiser tarde à venir, elle pose un regard teinté de questions sur leur relation, mais tels deux animaux qui dansent pour s'apprivoiser, elle donne un sens à tout de façon à se conforter dans son choix. Ils collaboreront sur des vitraux qu'elle dessine et qu'il concrétise, mais il ne valorisera pas sa contribution, dénigrera ses amis en coulisse, ne cherchera pas à connaître ses deux enfants. Elle lira sur les caractéristiques de l'abus psychologique, dont elle pressent les signes chez Cédric. Son radar interne s'affole, s'allumant

tel un phare l'avertissant du danger. Elle se refuse à écouter cette voix intérieure et justifie les écarts de Cédric par le fait qu'il représente l'artiste par excellence. Les disputes de ce dernier avec sa fille? Léa les attribue à son bouillonnant sang irlandais. Par ailleurs, il voudra en faire une femme vitrine, lui parlera de ses aventures passées, Gina, Cindy, tout en laissant planer un certain doute sur la nature de ces dernières. Elle le soupçonne à quelques reprises d'être homosexuel, de se méfier des femmes. Pourtant, tels une vague, ils ont une relation physique intense par moments mais sporadique. L'entourage de Léa lui conseille de s'éloigner de lui. Elle le suivra même en voyage au Mexique, ce qui se révélera être un échec, car déjà, ils sont loin l'un de l'autre. Une rencontre avec Eileen, la fille de Cédric, lui confirmera la noirceur qui ronge cet homme et la violence qui l'habite. Le cœur en berne, Léa choisira de rompre. Le travail du deuil commence: «Peu à peu je suis descendue en moi-même pour tenter de comprendre pourquoi j'avais trouvé nécessaire de rompre avec le plus grand amour de ma vie» (p. 117). Mais il sera long, et la dernière phrase du roman en porte tout le déchirement intérieur qu'il engendre: «J'ai encore le cœur fendu. Je ne peux pas l'oublier» (p. 153).

On remarque rapidement que l'histoire de Léa est lourde de symbolisme et se présente comme un miroir de celle de Simone de Beauvoir, femme et écrivaine, dont le nom jalonne le roman. La narration de *Tir na n-Óg* nous raconte finalement la quête de la femme qui dresse le bilan de sa vie et, tout en reconnaissant ne pas avoir besoin de l'autre, dit vouloir se transcender à travers lui, se dépasser comme individu grâce à lui, à l'amour et, ultimement, échapper à la solitude en donnant un sens à son existence terrestre. Léa se sait être une femme accomplie tant sur le plan professionnel que personnel; par sa rencontre avec Cédric, elle choisit d'ouvrir ses sens à une résurrection qui n'en sera finalement pas une, mais au nom de laquelle elle se soumettra aux affres de l'abus.

Tout comme l'écrit de Simone de Beauvoir s'articule autour d'un couple et de sa relation, *Tir na n-Óg* met en exergue les défis des rencontres humaines, l'impact des bagages que chacun apporte dans une relation et ce que chaque partenaire est prêt à sacrifier pour faire réussir cette relation. Le titre même du livre, ainsi que le prénom du personnage masculin, qui signifient tout

deux en gaélique la terre de l'éternelle jeunesse, laisse présager cette quête que Léa mène afin d'être «complète». Mais Cédric est prisonnier d'un monde torturé: son enfance, lourde de ces démons qui l'habitent et dont le corps porte encore les coups, l'a façonné en un adulte difficile, égoïste et perdu. C'est pourquoi la relation de la narratrice avec cet artiste se révélera être source de souffrance.

Cette déchirure, Léa, en femme avertie, savait qu'elle aurait pu l'éviter: ne lui suffisait-il pas d'écouter son radar intérieur, cet instinct, ce sixième sens qui l'avertirait des dangers liés à ses rencontres? Et elle-même avoue que la plus grande erreur qu'on puisse commettre est de ne pas prêter attention à ce radar (on est alors frappé de cécité, p. 11). Dans son cas, cette voix intérieure l'a mise en garde à plusieurs reprises: certains traits de comportements de Cédric déroutent, comme le fait qu'il batte le chaud et le froid avec elle constamment, ainsi que la relation étrange qu'il n'a pas avec sa fille. Elle, fascinée, tel l'insecte attiré par la lumière, ne tient pas compte de ces avertissements, car «l'amour, même avec tous ses écueils, en vaut le risque» (p. 13). Elle avoue elle-même qu'il s'agit là d'une preuve de lâcheté (p. 31). Au fil de notre lecture, la tension monte, et Léa décidera finalement, la mort dans l'âme, de quitter Cédric. Elle-même reconnaît avoir étouffé ses doutes, «tout ce qui détonnait dans [leur] symphonie» (p. 81). Cette décision la sauvera probablement d'une relation empoisonnée, mais la laissera meurtrie et exsangue. Ce qui surprend le lecteur, c'est le temps qu'il lui aura fallu pour en arriver à cette décision, comme si, un peu masochiste, elle acceptait de souffrir, de rejeter l'inévitable, pour vivre cette aventure en laquelle elle croit tant. Se conformer aux attentes masculines, renoncer à soi pour plaire à l'autre, voilà la pente sur laquelle elle s'est retrouvée entraînée. Finalement, telle une toxicomane qui, si elle veut survivre, devra se désintoxiquer de lui, elle se dira en manque. Il reste à savoir de quoi.

Sur le plan stylistique, c'est comme si, dans ce roman il y avait deux trames narratives, celle de la féministe et celle de la femme, deux trames qui se superposent et se complètent, ce que l'insertion régulière d'interventions de ce radar intérieur qui l'interpelle en italique dans le texte met en valeur. C'est Léa qui raconte son histoire, mais c'est une Léa double qui apparaît

au lecteur, alternant les points de vue (tantôt, c'est son cœur qui parle, tantôt c'est sa tête; tantôt, c'est la femme, tantôt le radar de celle-ci). De plus, coucher cette histoire sur papier permettra à Léa de retrouver un équilibre perdu, d'effectuer son deuil en se libérant de ses émotions lourdes et destructrices et d'accepter la perte sans se dépouiller de sa propre valeur, bref d'opérer une catharsis. Elle s'en trouvera libérée. Ce roman représente un écrit intime où la narratrice se met à nu, où, bien que femme et féministe, elle se présente aussi comme être humain avant tout, dont les sens sont éveillés par la recherche de l'amour. Léa s'appuie sur de nombreux poèmes, citations et références au monde gaélique dans son récit, comme pour créer une sorte d'aura mystique à cette relation idéale à laquelle elle aspire, aura que la réalité détruira peu à peu. Enfin, les différentes écritures (italique, insertion de références extérieures à l'histoire, narrations multiples) contribuent à créer un sentiment de télescopage dans l'écriture qui pourrait symboliser le déséquilibre de la relation dans laquelle Léa s'est enferrée.

Lire *Tir na n-Óg*, c'est accompagner Léa dans son odyssée spirituelle et sensorielle, c'est comprendre ce après quoi l'être humain court sa vie durant, cet idéal (inaccessible?), peu importe son parcours, son état d'esprit, son équilibre.

Sylvie Dilk

Collège universitaire de Saint-Boniface